

# Deux langues pour un pays

ENTRETIEN AVEC EMMANUÈLE SANDRON

Siège de l'Europe, Bruxelles est certainement la ville la plus polyglotte du monde. Pourtant, c'est aussi la capitale d'un pays qui se déchire autour de son bilinguisme. Rencontre avec Emmanuèle Sandron, auteure belge francophone et traductrice, entre autres, du néerlandais. Dans le café bruyant où nous nous nous rencontrons, nos voisins, discrètement, nous écoutent : c'est passionnant, cette question, nous disent-ils...



**Emmanuèle Sandron** n'est pas une traductrice qui écrit mais l'inverse, certaine que traduire lui a, en retour, appris à écrire. Traductrice de l'anglais, de l'allemand et du néerlandais, cette Bruxelloise d'adoption trouve qu'il est plus difficile d'être traductrice qu'auteure : il faut rentrer dans le cerveau de l'auteur, comprendre comment il fait jouer l'orchestre. Traductrice pour les adultes autant que pour les enfants, nous lui devons le texte français de nombreux livres de Marjolijn Hof (Seuil Jeunesse) et du récent *Le Monde est derrière toi*, de Marian De Smet (critique dans ce numéro). En tant qu'auteure elle vient de publier un recueil de nouvelles : *Je ne te mangerai pas tout de suite* (éd. Luce Wilquin).

## Le Flamand...

On va commencer par une mise au point. Moi je suis Belge d'expression française, alors je parle le français, pas le belge. C'est la même chose pour les Belges d'en haut : ils s'expriment en néerlandais. Le néerlandais « standard » est parlé aux Pays-Bas. Dans la partie Nord de la Belgique, il y a toute une série de dialectes locaux qui dérivent de la langue néerlandaise : le brugeois, l'anversois, le gantois, etc. Cette famille de dialectes compose le flamand et reste très présente à l'oral. Mais si on parle de la langue littéraire, on parle du néerlandais. Un éditeur peut par exemple mentionner « traduit du néerlandais (Belgique) » mais n'écrira pas « traduit du flamand », ce serait impropre. Flamand, quand il est question de langue, c'est une appellation familière, et ça désigne une forme dialectale de la langue néerlandaise.

## Mais le néerlandais de Belgique est-il très différent du néerlandais des Pays-Bas ?

À l'oral, oui, à l'écrit, moins. Il y a l'accent bien sûr, mais aussi le lexique et la construction de la phrase, l'esprit, l'atmosphère surtout. Vous savez tous, en France, que l'esprit belge n'est pas tout à fait l'esprit français ; de la même manière, l'esprit flamand n'est pas tout à fait l'esprit néerlandais. Les Belges des deux langues se caractérisent par



↑  
Geluck : Le Chat.



↑  
Joke van Leeuwen, trad. Emmanuèle Sandron : *Quand c'était la guerre et que je ne comprenais pas le monde*, Alice, 2016.

une simplicité, une convivialité, une chaleur, une truculence. Je nous trouve très reliés à la terre, moins cérébraux que les Français et les Néerlandais. Cela se retrouve dans l'écriture.

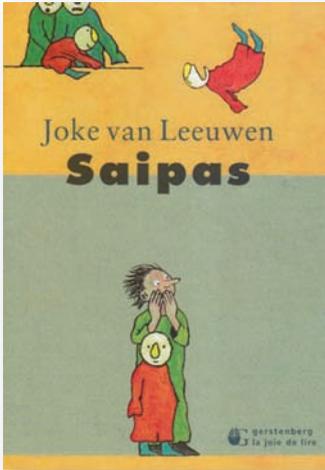
Maintenant que je t'ai dit ça, on efface tout, car chaque auteur est un univers. En ce moment, je traduis Joke Van Leeuwen, une auteure néerlandaise qui s'est installée avec ses parents en Belgique, à Bruxelles, à l'adolescence. Elle est arrivée dans une ville où on parlait sa langue mais où, pourtant, elle ne comprenait rien. Dans un poème, elle explique qu'elle demande au professeur de sortir de la classe pour aller aux toilettes. Le professeur lui répond : « Tu peux y aller, mais sans marcher ». En néerlandais de Belgique, le verbe « lopen » veut dire courir alors qu'en néerlandais des Pays-Bas il veut dire marcher. C'était quoi ce pays où on ne peut pas marcher ? Son rapport à la langue était chamboulé et, d'après moi, c'est pour prendre pied dans cette langue qu'elle est devenue écrivain. J'ai traduit d'elle *Saipas* (éditions de La Joie de lire), plein de jeux de mots totalement intraduisibles, et maintenant *Quand c'était la guerre et que je ne comprenais pas le monde* (à paraître aux éditions Alice Jeunesse), l'histoire d'un enfant qui vit dans un pays en guerre et qui va chercher refuge dans le pays voisin, où on parle une langue différente. Cette nouvelle langue, Joke van Leeuwen nous la décrit, avec son lexique, sa

conjugaison, etc., et l'injecte dans le récit, pour le grand bonheur de ses lecteurs. Cette expérience montre bien que la question de la langue n'a cessé de la travailler.

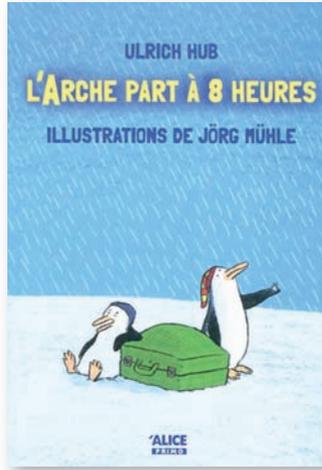
Si je peux me permettre, encore deux précisions de vocabulaire. Tu ne peux pas non plus utiliser le mot « hollandais ». La Hollande, c'est juste une province des Pays-Bas, comme l'Alsace pour la France. Et pour désigner les locuteurs du français à Bruxelles et en Wallonie, la partie Sud de la Belgique, il ne faut pas dire les Wallons (car ce serait oublier les Bruxellois) mais les Francophones.

### Ça commence par beaucoup d'interdits...

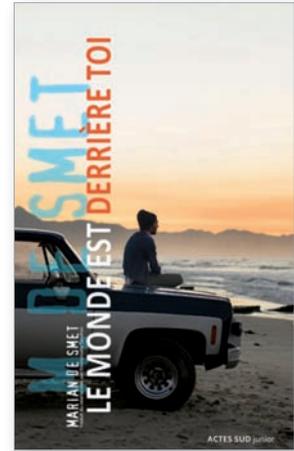
Et pourtant, la Belgique est le pays de tous les possibles ! Quand tu traduis en français, tes livres vont indifféremment circuler entre la France et la Belgique. C'est un seul et même marché. Je travaille pour des éditeurs français, belges ou suisses. J'ai débuté en traduisant Pieter Aspe, auteur Brgeois de romans policiers, et je voue une reconnaissance éternelle à Dominique Autrand, qui était alors la responsable des traductions des éditions Albin Michel et qui m'a appris le métier. Elle-même est traductrice et quand j'ai fait mon premier échantillon de traduction pour elle, elle m'a appris à trier entre ce que l'on a le devoir de faire passer et ce que l'on ne peut pas faire passer.



↑  
Joke van Leeuwen, trad. du néerlandais par Emmanuèle Sandron : *Saipas*, La Joie de lire, 2006.



↑  
Ulrich Hub, trad. de l'allemand par Emmanuèle Sandron : *L'Arche part à 8 heures*, Alice, 2011.



↑  
Marian De Smet, trad. du néerlandais par Emmanuèle Sandron : *Le Monde est derrière toi*, Actes Sud Junior, 2015.

Dans les livres qui se déroulent en Belgique, j'ai réussi à garder septante et nonante. Au début elle ne voulait pas, mais si le livre est ancré en Belgique, je dois mettre des petits mots qui donneront la couleur locale. Pas grand-chose, mais je dois le faire.

### Dois?...

Je le dois à moi-même et à mon pays. Traduire des auteurs flamands pour le domaine francophone (et donc en grande partie pour la France), c'est traduire mon pays, comme si j'en étais ambassadrice. Je suis Wallonne, mais j'ai une aïeule flamande. Ma grand-mère flamande, arrivée toute petite en Wallonie avec ses parents pour raisons économiques, n'avait pas le droit de parler flamand chez elle. Parfois je me dis qu'en traduisant du néerlandais en français, je lui rends justice, je montre que ce qui se dit et s'écrit dans sa langue a droit de cité, d'exister.

Quand je traduis des auteurs flamands en français, je sens à quel point nous sommes semblables, Flamands, Bruxellois et Wallons, à quel point nous faisons partie du même pays. Et je traduis mon pays pour mon autre pays qu'est la langue française. On est les mêmes, fondamentalement, même si pendant des années j'ai arrêté d'écouter la radio belge pour ne pas entendre parler de la montée en puissance des extrémistes flamands, qui me rendait malade. On n'est pas différents, nous partageons la même façon d'être, la même joie de vivre.

Quand je m'entends te dire ça, ça sonne nationaliste. Or le nationalisme n'existe pas en Belgique. Tout simplement, et c'est très important, parce que la Belgique n'existe pas ! C'est le point de départ, comme dans le tableau de Magritte qui montre une pipe tout en énonçant qu'elle n'en est pas une. Nous ne sommes pas nationalistes. Nous passons notre temps à nous définir par ce que nous ne sommes pas... C'est quand je traduis que je me rends compte que je suis Belge. J'essaie de le rendre, avec subtilité si possible ! Un délicat soupçon de belgitude...

Tous les traducteurs et les écrivains Belges essayent de faire ça, chacun à sa façon.

**Pourtant, quand nous lisons, en français, des livres de Belgique, ils nous semblent bien plus détachés de leur territoire d'origine que les ouvrages canadiens par exemple.**

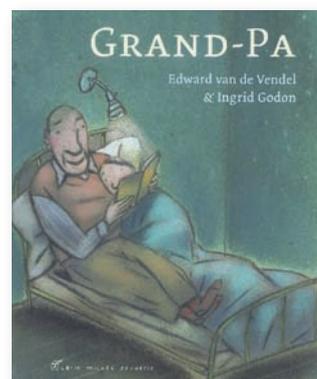
C'est vrai que nous avons un vrai désir d'assimilation. Il faut dire aussi que les plus grands grammairiens français sont Belges ! Nous avons un grand souci de la norme, du bien parler, qui vient d'un sentiment d'infériorité que nous avons eu pendant très longtemps. Un complexe qui nous pousse à être irréprochables dans notre usage de la langue française. Au début, quand on me disait que l'on ne comprenait pas quelque chose dans mes traductions et que l'on pensait que c'était un belgicisme,



↑  
Annemarie van Haerigen, trad. du néerlandais par Emmanuèle Sandron : *Ours est amoureux*, Circonflexe, 2006.



↑  
Martha Heesen, trad. du néerlandais par Emmanuèle Sandron : *Le Jour de toutes les dernières fois*, Thierry Magnier, 2009.



↑  
Edward van de Vendel, trad. du néerlandais par Emmanuèle Sandron, ill. Ingrid Godon : *Grand-Pa*, Albin Michel Jeunesse, 2008.

je disais : « oh, excusez-moi ! ». Plus maintenant. Mais ensuite, tout dépend de l'auteur. Cette « leur belge » peut tenir en trois mots, pas plus.

### Le remplacement de « pouvoir » par « savoir » par exemple ?

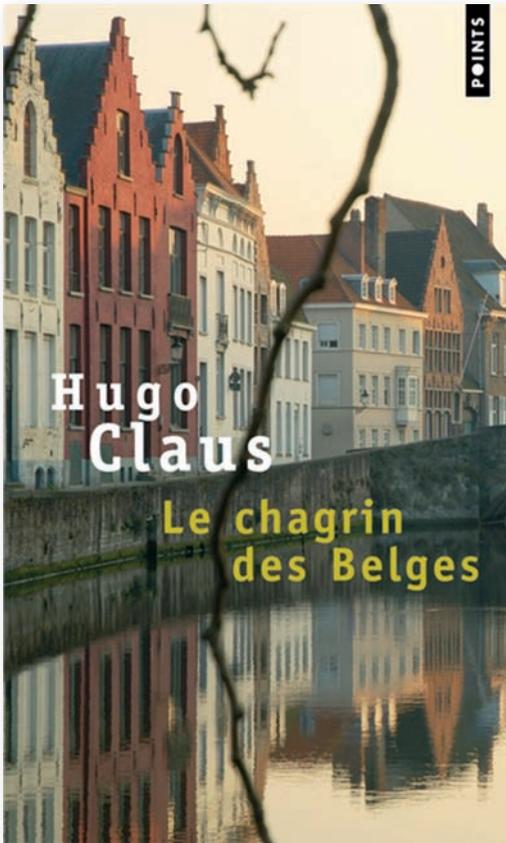
Ça je n'y arriverai jamais, je laisse faire mon éditeur ! Mais ce qui importe, c'est l'emploi correct de la langue française car ce sont les Français qui composent la majorité de mon lectorat. Il faut que ça passe. Les Québécois, eux, ont leur marché, leurs éditeurs. Ils ont même des traducteurs en français du Québec qui sont différents des traducteurs pour le français de France. Un auteur anglophone peut donc avoir deux traducteurs différents pour la langue française. Ce ne serait pas utile pour la Belgique.

Quand je suis auteur, je m'aperçois que je laisse passer des belgicisms, mais c'est à moi de décider si je les garde ou pas. Dans mon dernier livre par exemple, *Je ne te mangerai pas tout de suite*, il y a « tantôt » au sens de « plus tard », mais j'ai eu envie de le conserver, parce que cela me permettait de maintenir une gradation à laquelle je tenais (« ... profite de ce qui va arriver, là, maintenant, tout de suite, tantôt, plus tard »). Le belgicisme peut apporter un plus, être une richesse. En traduction, je le laisserai s'il est question de rendre un texte qui se déploie en Belgique, mais si c'est

un contexte qui n'a rien à voir avec la Belgique, je vais me l'interdire. Pour les livres a-géographique, mon but est le français « standard », sans septante ou nonante (sauf si l'auteur en a marqué l'intention). Quand Pieter Aspe écrit en brugeois, il établit une connivence avec ses lecteurs. Si je traduis le brugeois par du wallon, ce qui est parfois tentant, les lecteurs Français ne vont rien comprendre et l'effet de connivence va disparaître. Je dois chercher des marques qui rendent le parler populaire autrement. Quand on écoutait nos humoristes (Stéphane De Groodt, Philippe Geluck...), au début, on se disait que vous les Français, vous ne deviez pas saisir la moitié de leurs plaisanteries. Eux aussi ont fait un travail d'adaptation : être compréhensibles en dehors de Belgique tout en restant Belges !

### C'est un travail que tu partages avec tes éditeurs ?

Aux éditions Alice, établies à Bruxelles, par exemple, j'ai longtemps travaillé avec Michel de Grand Ry, qui vient de prendre sa pension. Aïe, il faut que je dise partir en retraite sinon personne ne va comprendre. On a eu de longues discussions : il ne me laissait rien passer ! Les Belges sont encore plus intransigeants et sévères que les Français ! Ce sont des discussions qui sont parfois difficiles. La langue est chargée d'affects, d'émotions. On cherche à ce que la musique soit belle, mais il y a



plusieurs façons de la rendre belle. Une fois, j'avais un personnage qui voulait s'acheter « un pistolet à l'américain ». C'est un sandwich avec du tartare. Mon éditrice ne pouvait pas laisser passer ça : on voyait tout de suite une arme à feu ! Cela dit, je ne voudrais pas que l'on se trompe : ces aspects ne composent qu'une partie infime de mon travail sur la langue. J'assume ma spécificité belge, mais ma spécialité, c'est le français, c'est le matériau que je travaille au quotidien, comme traductrice et comme auteure, et au final mes traductions ne se différencient pas de celles de mes collègues Français.

**Quand on pense aux auteurs belges, on a beaucoup de noms qui nous viennent du côté de la bande dessinée, beaucoup aussi du côté de l'illustration. Les noms de romanciers nous semblent plus rares.**

On a pourtant beaucoup de bons auteurs ! Mais la

Belgique est un pays de seulement 10 millions d'habitants, avec deux littératures. Dans l'espace néerlandophone, j'ai envie de citer Erwin Mortier, magnifiquement traduit par Marie Hooghe chez Fayard. Il y a aussi Tom Lanoye, David Van Reybrouck, remarqué pour son *Congo* paru chez Actes Sud, et puis le grand Hubert Lampo, chantre du réalisme magique... Dans l'espace francophone, il y a pour moi aujourd'hui trois auteurs majeurs, Jean-Philippe Toussaint, François Emmanuel et Caroline Lamarche. Je place aussi très haut dans mon panthéon personnel Gaston Compère. En littérature jeunesse, il faut citer le travail d'Anne Brouillard, de Kitty Crowther et d'Anne Herbauts en francophonie et, du côté des Flamands, d'Anne Provoost, de Brigitte Minne et de Marian De Smet.

**Quand Hugo Claus a publié *Le Chagrin des Belges*, ce fut un événement immense en Belgique.**

Ce livre, paru en 1983 dans sa version originale flamande et en français en 1985 (dans une excellente traduction d'Alain van Crugten), est un jalon dans la construction de l'identité belge. Là on touche à autre chose : un sentiment d'émancipation, qui a à voir avec le complexe d'infériorité dont je te parlais tout à l'heure. Depuis lors, nous avons beaucoup « grandi ». Pendant très longtemps, il a été difficile pour les Belges de s'exporter (autant pour les Flamands que pour les Francophones). Un auteur Belge qui cherche un éditeur le cherche d'abord en France ou aux Pays-Bas. C'est là qu'il cherche une reconnaissance, celle de son propre pays suivra. Mais il y en a très peu qui y parviennent. Le marché français est extrêmement protectionniste même si vous n'en avez pas conscience. L'ouverture au monde anglo-saxon dissimule ça. La Belgique commence à être à la mode mais c'est très récent, elle profite de l'engouement pour tout ce qui vient du Nord et des pays scandinaves. Pour le domaine allemand c'est pareil : ce n'est pas qu'il n'y a pas d'auteurs, c'est que nous ne les connaissons pas. Et connaît-on les auteurs Italiens, Espagnols ?

Les auteurs Flamands ont cet avantage sur les auteurs Francophones de Belgique de bénéficier d'une politique de soutien très dynamique du Fonds flamand des Lettres, qui octroie des aides à la traduction, notamment en français.



La puanteur était encore pire qu'à l'extérieur: Ça puait la charogne vivante.  
Les restes d'hommes mal digérés.

« Diable ! » cria Margot.  
« Diable ! Me voici ! »

Mais le diable ne répondit pas.

« Diable ! » cria Margot.  
« Diable ! Me voici ! »  
« Veux-tu de moi ? »

Mais le diable ne répondit pas. Le diable ne répond jamais. Quelle que soit  
la question, il demeure silencieux.

↑  
Geert De Kockere, trad. du néerlandais par Emmanuèle Sandron,  
ill. Carll Cneut: *Margot la folle*, Circonflexe, 2006.

### Tu traduis de l'anglais, de l'allemand et du néerlandais. Laquelle de ces trois langues est la plus difficile ?

D'abord, je profite de ce que tu cites l'allemand pour dire que c'est la troisième langue officielle de la Belgique, qui est décidément un pays bien compliqué. L'allemand est plus cérébral, plus intellectuel, et parfois le néerlandais des Pays-Bas me donne la même impression. Le néerlandais de Belgique est devenu très proche de moi, en tout cas à l'écrit, et l'anglais est comme ma vraie langue maternelle, même si c'est impossible. Mais, avec l'expérience, je ne fais pratiquement plus de différence entre les langues que je traduis. Si c'est bien écrit, je me sens portée par l'auteur et ça va « tout seul ». Ce qu'il y a de plus difficile à traduire, c'est un mauvais roman. Ce que je préfère traduire, ce sont les albums. C'est un exercice difficile mais si je suis sur la même longueur d'onde que l'éditeur, c'est du bonheur. *Margot la folle* (Circonflexe), de Geert De Kockere et Carll Cneut est un de mes plus grands bonheurs de traductrice.

### Au fil des années, comment vois-tu évoluer cet affrontement entre les deux langues de ton pays ?

« À la côte belge », avant, on pouvait entrer dans une boulangerie et acheter son pain en français. Mais cette convivialité se perd. Dans les faits, nous sommes deux communautés qui vivent en parallèle, sans se toucher. On se voit peu et les derniers auteurs Flamands que j'ai vus, c'était à Paris ; et quand on se rencontre à l'étranger, nous sommes Belges. Chaque communauté a ses règles, son parlement et son pouvoir exécutif. Il y a de moins en moins de sujets qui sont traités au niveau fédéral. La culture, en particulier, est communautarisée. J'ai passé quelques années au Luxembourg et, à mon retour, cette évolution m'a frappée : les Francophones et les Flamands s'éloignent de plus en plus les uns des autres. Néanmoins, Bruxelles est une ville formidable et j'ai grand plaisir à y entendre parler toutes les langues de la Belgique, de l'Europe et du monde. ●

Propos recueillis par Marie Lallouet, le 14 novembre 2015